

1. « Hymne », *Hourrah l'Oural*, Louis Aragon, 1934

Ils ont rendu l'homme à la terre
Ils ont dit Vous mangerez tous
Et vous mangerez tous

Ils ont jeté le ciel à terre
Ils ont dit Les dieux périront
Et les dieux périront

Ils ont mis en chantier la terre
Ils ont dit le temps sera beau
Et le temps sera beau

Ils ont fait un trou dans la terre
Ils ont dit Le feu jaillira
Et le feu jaillira

Parlant aux maîtres de la terre
Ils ont dit Vous succomberez
Et vous succomberez

Ils ont pris dans leurs mains la terre
Ils ont dit Le noir sera blanc
Et le noir sera blanc

Gloire sur la terre et les terres
au soleil des jours bolcheviks
Et gloire aux Bolcheviks

2. « Ce que répond le camarade Fidéléiev », *Hourrah l'Oural*, Louis Aragon, 1934

Ce qu'il y a de merveilleux
Ouvrez braves gens les oreilles
ce qu'il y a de merveilleux
Ouvrez braves gens vos grands yeux

C'est que le travail ne soit plus
dans le monde socialiste
c'est que le travail ne soit plus
une honte un poids comme il fut

Il est une affaire d'honneur
et de vaillance et d'héroïsme
Il est une affaire d'honneur
de gloire pour le travailleur

N'écoutez pas les paresseux
Vous qui restez partisans rouges

n'écoutez pas les paresseux
Les blancs aujourd'hui ce sont eux

Dans la mine ou devant le four
c'est toujours la guerre civile
Dans la mine ou devant le four
Octobre renaît chaque jour

Ricanez bourgeois au sang bleu
en regardant mon drapeau rouge
ricanez bourgeois au sang bleu
ricanez mais regardez-le

La fonte qu'ici nous faisons
n'est pas seulement de la fonte
La fonte qu'ici nous faisons
c'est une clé pour vos prisons

Nous travaillons en même temps
pour tous les travailleurs du monde
Nous travaillons en même temps
pour Shangäi et Ménilmontant

3. « Les Yeux d'Elsa », *Les Yeux d'Elsa*, Louis Aragon, 1941

Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour
boire

J'ai vu tous les soleils y venir se mirer
S'y jeter à mourir tous les désespérés
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire

À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé
Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux
changent

L'été taille la nue au tablier des anges
Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés

Les vents chassent en vain les chagrins de l'azur
Tes yeux plus clairs que lui lorsqu'une larme y luit
Tes yeux rendent jaloux le ciel d'après la pluie
Le verre n'est jamais si bleu qu'à sa brisure

Mère des Sept douleurs ô lumière mouillée
Sept glaives ont percé le prisme des couleurs
Le jour est plus poignant qui point entre les pleurs
L'iris troué de noir plus bleu d'être endeuillé

Tes yeux dans le malheur ouvrent la double brèche
Par où se reproduit le miracle des Rois
Lorsque le cœur battant ils virent tous les trois
Le manteau de Marie accroché dans la crèche

Une bouche suffit au mois de Mai des mots
 Pour toutes les chansons et pour tous les hélas
 Trop peu d'un firmament pour des millions d'astres
 Il leur fallait tes yeux et leurs secrets gémeaux

L'enfant accaparé par les belles images
 Écarquille les siens moins démesurément
 Quand tu fais les grands yeux je ne sais si tu mens
 On dirait que l'averse ouvre des fleurs sauvages

Cachent-ils des éclairs dans cette lavande où
 Des insectes défont leurs amours violentes
 Je suis pris au filet des étoiles filantes
 Comme un marin qui meurt en mer en plein mois
 d'août

J'ai retiré ce radium de la pechblende
 Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu
 Ô paradis cent fois retrouvé reperdu
 Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes

Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa
 Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent
 Moi je voyais briller au-dessus de la mer
 Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa

4. « La nuit de Dunkerque » *Les Yeux d'Elsa*, Louis
 Aragon, 1941

La France sous nos pied comme une étoffe usée
 S'est petit à petit à nos pas refusée

Dans la mer où les morts se mêlent aux varechs
 Les bateaux renversés font des bonnets d'évêque

Bivouac à cent mille au bord du ciel et l'eau
 Prolonge dans le ciel la plage de Malo

Il monte dans le soir où des chevaux pourrissent
 Comme un piétinement de bêtes migratrices

Le passage à niveaux lève ses bras rayés
 Nous retrouvons nos cœurs en nous dépareillés

Cent mille amours battant aux cœurs des Jean-sans-
 terre

Vont-ils à tout jamais cent mille fois se taire

O saints Sébastiens que la vie a criblés
 Que vous me ressemblez que vous me ressemblez

Sûr que seuls m'entendront ce qui la faiblesse
 eurent

De toujours à leur cœur préférer sa blessure

Moi du moins je crierai cet amour que je dis
 Dans la nuit on voit mieux les fleurs de l'incendie

Je crierai je crierai dans la ville qui brûle
 A faire chavirer des toits les somnambules

Je crierai mon amour comme le matin tôt
 Le rémouleur passant chantant Couteaux
 Couteaux

Je crierai je crierai Mes yeux que j'aime où êtes-
 Vous où es-tu mon alouette ma mouette

Je crierai je crierai plus fort que les obus
 Que ceux qui sont blessés et que ceux qui ont bu

Je crierai je crierai Ta lèvre est le verre où
 J'ai bu le long amour ainsi que du vin rouge

Le lierre de tes bras à ce monde me lie
 Je ne peux pas mourir Celui qui meurt oublie

Je me souviens des yeux de ceux qui s'embar-
 quèrent
 Qui pourrait oublier son amour à Dunkerque

Je ne peux pas dormir à cause des fusées
 Qui pourrait oublier l'alcool qui l'a grisé

Les soldats ont creusé des trous grandeur nature
 Et semblent essayer l'ombre des sépultures

Visages de cailloux Postures de déments
 Leur sommeil a toujours l'air d'un pressentiment

Les parfums du printemps le sable les ignore
 Voici mourir le Mai dans les dunes du Nord